

Stefano, enfant plutôt grand pour son âge et terriblement maigre, avait un visage anguleux qui semblait taillé à la serpe, avec un nez épais, un menton en galoche, de grandes oreilles décollées, un front très haut et des yeux sombres qui contribuaient fortement à lui donner un abord froid et distant, froideur qui contrastait avec l'amabilité et la simplicité qui apparaissaient à ceux qui le connaissaient un tant soit peu. Sur ses longues jambes maigres et nerveuses, il suivait avec facilité le train de son troupeau. Il pouvait, sans fatigue apparente, soutenir ainsi le rythme du trot de ses chèvres des heures durant.

Soudain, au détour du chemin, Stefano aperçut un homme en costume noir, affairé à il ne savait quelle besogne. L'âne, à ses côtés, trahit immédiatement le personnage qu'il avait d'abord confondu avec un muletier. Que faisait-il donc ? Intrigué, Stefano commença à s'approcher de lui. L'âne, sentant sans doute les nouveaux venus, poussa alors un braiment joyeux. Le costume noir, surpris, se retourna vivement, dévoilant ainsi la nature du baluchon qu'avait porté l'âne jusque-là. Un instant, le temps parut s'arrêter ; Stefano fixait d'un air ahuri le cadavre aux pieds de l'homme en noir : le maire de Roccapalumba gisait là, au bord d'un trou que l'homme creusait lorsqu'ils l'avaient surpris.

Le corps avait dû être jeté à bas de l'âne comme un fardeau et le hasard avait ensuite décidé de sa position : une jambe pliée sous l'autre et un bras presque derrière le cou lui donnaient l'air d'un ouvrier qui se repose allongé au soleil. L'expression de surprise et de peur fixée à jamais dans ses yeux écarquillés sur le néant et sa bouche ouverte sur un *riktus* de souffrance démentaient l'impression de nonchalance donnée par la position du corps, comme pour redonner un peu de sérieux à la dépouille de ce personnage qui, de son vivant, s'en était donné beaucoup.

Stefano n'avait encore jamais vu de cadavre et cette première rencontre avec la mort, pour soudaine et violente qu'elle fût, lui paraissait d'autant plus irréelle que le corps ne présentait pas de trace apparente de blessure.

Les chèvres et l'âne étaient immobiles, les deux personnages semblaient figés dans une profonde stupeur ; le silence était presque total dans la chaleur forte du matin ; seuls les insectes, mouches et abeilles, indifférents et affairés, continuaient leur manège, meublant le silence de leur vrombissement continu. Un petit coléoptère, tâtant le cadavre de ses antennes agiles, grimpait sur le visage du mort, peut-être intrigué par cette chair molle et froide.

Stefano, pétrifié, ses capacités de raisonnement anéanties par la stupeur, restait interdit, ne pouvant ou ne voulant pas croire ce qu'il voyait.

Soudain, le temps suspendu reprit ses droits ; l'homme, armé d'une pioche, se précipitait sur lui avec un hurlement de dément. Les chèvres et l'âne détalèrent avec grand bruit, et Stefano n'eut que le temps de lâcher son baluchon et de fuir aussi vite qu'il le pouvait pour tenter d'échapper à son agresseur.

Toutes ses facultés annihilées par la terreur brute qui le submergeait, Stefano courait aussi vite que ses forces le lui permettaient. Sans réfléchir, il suivait ses chèvres affolées. L'homme en noir était toujours sur ses talons. Il entendait sa respiration sourde derrière lui. Au bout de quelques centaines de mètres, les chèvres bondirent en dehors du chemin. Mû par un mouvement réflexe, il les suivit et continua à courir tant bien que mal au milieu des genêts et des chênes kermès. Il percevait vaguement que, derrière lui, l'autre s'essouffait ; il l'entendit lâcher sa pioche pour mieux courir et continuer de le

poursuivre. Les chèvres, plus agiles, avaient déjà disparu au sein de ce maquis luxuriant et sauvage.

Stefano courait toujours à perdre haleine lorsqu'un cri suivi d'un choc sourd se fit entendre derrière lui. Son poursuivant était-il tombé ? Le jeune homme reprit espoir et, sans se retourner, accéléra encore son rythme de course, se dirigeant machinalement vers le village, synonyme pour lui de refuge et de sécurité.

Depuis quelques minutes, il n'entendait plus rien derrière lui. Par prudence, il continuait à courir sans ralentir. Il avait à nouveau rejoint le chemin où sa course n'était plus entravée par rien. Il était capable de réfléchir maintenant que son poursuivant semblait, pour le moment, distancé. Il avait déjà entendu parler de la *Mafia* ; manifestement l'homme en noir en faisait partie. Le fait de réaliser ça raviva ses frayeurs : il avait vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir !

Pour rien au monde il n'eût ralenti son train avant d'être arrivé au village où vivaient ses jeunes frères et sa mère. Celle-ci saurait sûrement ce qu'il convenait de faire. Depuis la disparition de son père, c'était elle qui subvenait aux besoins de la petite famille. Stefano, l'aîné, l'aidait grâce à son activité de berger, mais elle dirigeait et décidait de tout. Quand il l'aurait retrouvée, tout serait plus simple, le cauchemar finirait bientôt.

Il lui vint brusquement à l'esprit qu'il avait abandonné son baluchon lors de la poursuite, et qu'il avait laissé ses chèvres s'égarer. La véritable étendue du drame commença alors à lui apparaître : l'homme en noir pourrait facilement le retrouver grâce au cahier d'écolier resté dans son sac. Trop effrayé pour tenter de retourner le récupérer, il pensa que sa seule chance était que l'homme se soit tué en tombant, mais ça lui parut improbable et, à parler franchement, ça aurait été trop beau pour être vrai. Il réalisa alors qu'il ne pouvait pas rentrer chez lui sans mettre en danger toute sa famille ; à cette idée, il eut l'impression que le monde s'écroulait autour de lui.